

# Les prodromes de l'attaque de Verdun

Autor(en): **Rouquerol, J.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **82 (1937)**

Heft 9

PDF erstellt am: **05.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-341805>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# REVUE MILITAIRE SUISSE

---

Pour la Suisse :	ABONNEMENT	Pour l'Etranger :
1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.—	Prix du N <sup>o</sup> fr. 1.50	1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 4.—		3 mois fr. 5.—

---

## DIRECTION, RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

Avenue de la Gare 33, Lausanne

Compte de chèques post. II. 5209

---

**ANNONCES :** Société de l'Annuaire Vaudois S. A. — Pré du Marché, 3 — Lausanne

---

## Les prodromes de l'attaque de Verdun

---

Le 14 septembre 1914, le général von Falkenhayn assurait le commandement suprême des armées allemandes. La forteresse de Verdun prenait tout de suite dans sa conception de la conduite de la guerre l'importance d'un objectif décisif. Les faits nous paraissent, en effet, démontrer qu'il a cherché dès le mois de septembre 1914 à frapper un coup mortel pour les Alliés dans la région de la Meuse. La course à la mer, les attaques britanniques et françaises ne lui ont pas permis de donner une suite immédiate à ses premières tentatives. Mais il y est revenu dès que les circonstances le lui ont permis. L'attaque de Verdun, déclenchée le 21 février 1916, a été l'aboutissement des méditations du général von Falkenhayn. Son échec entraînait la disgrâce du chef d'état-major général.

Il est important de se rappeler que le général von Falkenhayn était ministre de la guerre au début des hostilités, et qu'il a conservé ses fonctions au moment de son

élévation au commandement suprême. Il avait eu à résoudre la question du ravitaillement en munitions, devenue angoissante dès les premières semaines de la guerre ; il ne pouvait avoir oublié les graves soucis que lui avaient causés la recherche des matières premières et l'organisation des fabrications. Il voyait des avantages, au moins pour quelque temps, à ce cumul de fonctions grâce auquel il avait évité, disait-il, les froissements qui s'étaient produits, en 1870, entre le ministre et l'état-major général.

Ces détails expliquent l'opinion du général von Falkenhayn sur la nécessité de ne pas prolonger la retraite des armées allemandes après la bataille de la Marne. Il estimait qu'*il ne fallait pas abandonner à l'ennemi des régions dont l'utilisation était de la plus haute valeur pour le commandement allemand.*

Il s'agissait manifestement du bassin de Briey, sur le front occidental, et de la Haute-Silésie, sur le front oriental, deux régions également nécessaires aux Empires centraux pour leur ravitaillement en matières premières.

Les idées du général von Falkenhayn sur la conduite de la guerre sont exposées dans un rapport soumis à l'empereur en décembre 1915. Elles paraissent être la confirmation et le développement de celles appliquées aux opérations de la fin de 1914 et en 1915 dans la région de la Meuse. L'objet de cette étude est précisément d'établir cette continuité.

Voici d'abord un extrait de ce document capital :

« ... Derrière le secteur français du front ouest, il existe, à portée accessible, des objectifs pour la conservation desquels le commandement français est obligé d'employer jusqu'à son dernier homme. S'il agit ainsi, les troupes françaises seront épuisées par leurs pertes sanglantes, car il leur sera impossible d'éviter le combat, que nous atteignons ou non notre objectif. Si le commandement français n'agit pas ainsi et laisse tomber l'objectif entre nos mains, l'effet moral produit en France sera énorme. La zone dans laquelle se développera l'opération étant limitée, l'Alle-

magne ne sera pas forcée d'employer des effectifs tels que tous les autres fronts seraient dégarnis d'une manière inquiétante. On peut envisager avec confiance les diversions à y attendre et même avoir l'espoir d'économiser des effectifs suffisants pour pouvoir répondre aux attaques par des contre-attaques, car il est permis à l'Allemagne d'exécuter son offensive rapidement ou lentement, de l'arrêter par moment ou de la renforcer, selon que c'est conforme au but poursuivi.

» Les objectifs dont il est ici question sont Belfort et Verdun.

» Ce qui a été dit plus haut s'applique à ces deux objectifs. Toutefois, c'est Verdun qui mérite la préférence... »

D'après le général von Falkenhayn, il aurait présenté ce rapport à l'empereur vers la Noël 1915. Mais il est bien probable que les dispositions préparatoires à l'attaque de Verdun avaient déjà été étudiées avant cette date, si tant est que leur mise à exécution n'ait pas été commencée.

Sans insister sur les suppositions dont les événements ont montré l'erreur, nous relevons surtout dans ce rapport la désignation de Verdun comme l'objectif le mieux indiqué pour les armées allemandes. Un coup d'œil sur les directions des attaques exécutées contre les deux ailes de la forteresse dès la fin de 1914 écrivent sur le terrain la même conception. Ces opérations tendaient manifestement à l'encerclement de la région de Verdun. Elles devaient avoir pour couronnement logique la chute de la place forte et la capture de la III<sup>e</sup> armée française, tombant comme des fruits mûrs entre les mains des Allemands, après fermeture de toutes leurs communications extérieures. Il s'agissait, en un mot, de rééditer les opérations de Sedan et de Metz de 1870, en les mettant à l'échelle des grandeurs modernes.

\* \* \*

Les deux offensives qui pouvaient promettre ces grands résultats avaient pour théâtres l'une, la région entre la

Meuse et l'Aisne, à l'ouest de Verdun, en direction du sud, l'autre, le secteur de Saint-Mihiel, au sud de Verdun, en direction de l'ouest.

#### OFFENSIVE ENTRE LA MEUSE ET L' AISNE.

Les ordres donnés par la direction suprême pour la stabilisation fixaient le front de la V<sup>e</sup> armée allemande (prince impérial) sur la ligne Vienne-le-Château, le Four-de-Paris, Varennes, Montfaucon, etc. Mais le commandant de la V<sup>e</sup> armée, dont la retraite après la bataille de la Marne paraît avoir été quelque peu précipitée, estima que ce front était dangereusement exposé à quelque attaque de flanc par la défense mobile de Verdun. Il faisait continuer la retraite et fixait les positions d'arrêt à une vingtaine de kilomètres au nord des points indiqués par les ordres supérieurs. Il aggravait même la situation générale en établissant ses troupes entièrement en dehors et à l'est de la forêt d'Argonne, restant ainsi sans liaison avec la IV<sup>e</sup> armée allemande (duc Albrecht de Wurtemberg), placée à l'ouest de la forêt.

Un des premiers actes d'autorité du général von Falkenhayn a été de prescrire à la V<sup>e</sup> armée de se porter en avant pour occuper le front qu'elle n'aurait pas dû abandonner, et même se porter au delà, à une dizaine de kilomètres au sud de Vienne-le-Château.

En exécution de cet ordre, la V<sup>e</sup> armée allemande a livré la bataille de Varennes, du 22 au 24 septembre 1914. A l'est de l'Argonne, le front allemand a bien été porté sur la ligne fixée par le commandement suprême ; Varennes a été occupé et dépassé. Mais aucune avance utile n'était réalisée en Argonne. Le Four-de-Paris et Vienne-le-Château restaient aux Français. Ces deux objectifs devaient retenir pendant de longs mois l'activité de la V<sup>e</sup> armée allemande. Un premier résultat de leur occupation aurait été de donner tous apaisements aux craintes inspirées par la situation du

flanc gauche de la IV<sup>e</sup> armée allemande à l'ouest de l'Argonne.

Pour l'intelligence des opérations de cette région, il n'est pas inutile de remarquer le caractère défensif du front allemand à l'est de l'Argonne pendant que les troupes de la V<sup>e</sup> armée multipliaient les attaques dans la forêt même. Nous devons en conclure que les assaillants jugeaient nécessaire d'exécuter leurs mouvements assez loin de la place forte pour ne pas être gênés par ses forces actives.

Les détails des opérations poursuivies en Argonne montrent bien le prix que le commandement allemand attachait à leur réussite. Après la bataille de Varennes, le chef d'état-major de la V<sup>e</sup> armée, estimant que les commandants de troupes manquaient d'esprit offensif pour la continuation des opérations, rédigeait lui-même un plan d'attaque exécuté le 28 septembre. Trois jours de combats meurtriers ne donnaient aucun résultat utile. Quelques jours plus tard, l'affaire était reprise sous le commandement du général commandant le génie de l'armée disposant de trois divisions, en écartant encore de la direction de l'attaque le commandant du corps d'armée qui connaissait le théâtre d'opérations. Un nouvel échec ouvrait les yeux de l'état-major de la V<sup>e</sup> armée. Le général de l'infanterie, von Mudra, commandant le 16<sup>e</sup> corps d'armée, dont la clairvoyance était sanctionnée par les événements, recevait carte blanche pour la suite de l'offensive et toutes les satisfactions possibles à ses demandes de moyens supplémentaires.

#### OFFENSIVE DE SAINT-MIHIEL.

Pendant que ces événements se passaient en Argonne, le groupe Strantz dans la région de Metz et de la Woëvre, par une attaque vivement poussée, surprenait la faible défense des hauts de Meuse ; un détachement franchissait la Meuse à Saint-Mihiel. Il y prenait position le 24 sep-

tembre, le jour même où finissait la bataille de Varennes à l'est de l'Argonne.

Les réflexions que la simultanéité de ces deux offensives et leurs directions peuvent suggérer se présentent spontanément à l'esprit quand on jette un coup d'œil sur les deux croquis extraits du livre même du général von Falkenhayn sur le commandement suprême des armées allemandes.

La continuation des avances réalisées en Argonne et à Saint-Mihiel pouvait donner les résultats les plus brillants. La distance qui les séparait le 24 septembre n'était pas très supérieure à une cinquantaine de kilomètres. D'incontestables succès tactiques bientôt obtenus en Argonne étaient un encouragement à poursuivre l'exécution d'un vaste mouvement tournant sur l'aile gauche du camp retranché de Verdun. L'offensive par Saint-Mihiel, après un début heureux, était paralysée par la menace qu'elle n'a pas pu éloigner de ses flancs. Elle s'éteignait, réduite à défendre péniblement ses premiers gains de terrain.

L'offensive de l'Argonne ne devait finalement pas mieux finir au point de vue stratégique ; mais elle n'a été arrêtée qu'après des tentatives de progression acharnées donnant des avances insignifiantes trop chèrement payées pour être utilement répétées.

\* \* \*

Les causes de ces succès appellent quelques explications.

Le général von Mudra commandait en Argonne trois excellentes divisions renforcées par des troupes de toutes armes détachées de Metz. En raison de l'importance de sa mission et grâce à ses relations personnelles, il disposait d'un matériel exceptionnellement abondant et perfectionné. Ancien pionnier, il se rendait exactement compte des possibilités et du meilleur emploi de ses moyens. Il faut reconnaître qu'il a mené les affaires allemandes en Argonne avec toute la compétence réclamée par les difficultés du terrain. Malgré ces conditions avantageuses de

commandement et de moyens, la progression de l'offensive en Argonne a été trop lente pour réaliser une collaboration effective avec les éléments du groupe Strantz occupant Saint-Mihiel.

Après six mois de combats à peu près ininterrompus, au prix de très lourdes pertes, le front allemand de l'Argonne avait avancé d'un à deux kilomètres au plus. Le Four-de-Paris et Vienne-le-Château, objectifs des attaques de septembre 1914, ne devaient jamais être atteints. Les pertes atteignaient 6000 hommes par mois, en moyenne.

Au moment où la menace de l'offensive française en Champagne causait aux Allemands de justes appréhensions, l'opportunité de continuer une offensive meurtrière, dont les résultats paraissaient de plus en plus incertains, devenait discutable. Le général von Falkenhayn venait en conférer avec le général von Mudra. Il décidait que les opérations de l'Argonne seraient arrêtées dès qu'elles auraient atteint une ligne de défense déterminée facile à tenir avec des effectifs réduits.

Ce front, d'après un ordre même du général von Mudra, du mois d'octobre 1915, n'était plus « qu'un front stabilisé ordinaire ».

\* \* \*

Nous allons voir que, du côté de Saint-Mihiel, le passage de la Meuse par quelques unités du groupe Strantz est resté sans suite. Il s'est formé là, dans le front français, une poche connue des historiens sous le nom de *hernie de Saint-Mihiel*. Les Allemands ont jeté sur la Meuse cinq ponts ou passerelles dans le coude de la rivière à Saint-Mihiel. Ces préparatifs étaient de sûrs indices d'intentions d'une offensive importante vers l'ouest. La témérité d'une pareille entreprise a été soulignée par les difficultés du maintien d'une petite garnison à Saint-Mihiel. Les tirs d'écharpe dirigés par l'artillerie française dès le mois de novembre 1914 sur les points de passage gênaient très considérablement les communications entre les deux rives.



Les cinq ponts ou passerelles précités étaient groupés dans un secteur d'environ cinq cents mètres, entièrement défilé des vues terrestres. Mais il était facile de diriger un tir échelonné dans l'axe du dit coude. Les artilleurs du VIII<sup>e</sup> corps d'armée français qui défendait ce secteur n'y ont pas manqué.

En dehors de ce détail, l'activité des troupes françaises sur la rive droite de la Meuse était menaçante pour les communications allemandes vers Saint-Mihiel.

Il est vrai que la hernie de Saint-Mihiel a subsisté jusqu'en 1918, mais il est également vrai que les Allemands n'en ont tiré aucun avantage. Il semble bien qu'ils ont dû être fixés sur l'inutilité de leur conquête dès le mois de janvier de 1915. Comme à ce moment des succès tactiques remportés en Argonne paraissaient d'heureux présages, il était logique de maintenir l'occupation de Saint-Mihiel tout en y conservant, faute de mieux, une attitude expectante. Il faut aussi considérer que même après le renoncement à l'offensive en Argonne, l'intérêt de l'occupation de Saint-Mihiel subsistait au double point de vue de l'interception absolue du chemin de fer de la Meuse, et du rôle éventuel de Saint-Mihiel dans l'attaque directe de Verdun, dont le principe existait certainement dans l'esprit du chef d'état-major général dans les premiers mois de 1915.

\* \* \*

D'après le général von Falkenhayn, son choix de la région nord de Verdun pour l'attaque de la forteresse aurait été déterminé par la possibilité de limiter nettement la zone d'action aux possibilités de ses moyens. Cette condition expliquerait son abandon des offensives par l'Argonne et Saint-Mihiel. Il était, en effet, impossible de les reprendre concurremment avec l'attaque directe de Verdun ; pour être utilement conduites, elles auraient exigé un supplément de forces que les disponibilités de l'époque ne permettaient pas de leur donner. D'ailleurs,

la formidable préparation d'artillerie prévue pour l'attaque de Verdun paraissait garantir un succès impressionnant et décisif. N'était-il pas logique de ne pas disperser ses efforts ?

Le bombardement préparatoire commençait le 21 février à 4 h. du matin ; l'assaut était donné après douze heures de tir. En quatre jours l'attaque progressait largement, occupait le fort de Douaumont. Ce succès paraissait décisif.

Cependant sept mois plus tard, l'état-major général ayant à faire face à l'attaque française de la Somme, discutait l'opportunité de la continuation d'une bataille meurtrière qui n'avancait plus. Le 2 septembre, le commandement suprême donnait l'ordre de l'arrêter. Une mesure plus grave fut même envisagée le mois suivant. L'empereur vint étudier avec l'état-major de la V<sup>e</sup> armée la possibilité de raccourcir le front en le reportant sur les positions de départ du 21 février. Cette mesure fut écartée pour des raisons morales et politiques, mais le fait même qu'elle a été discutée est une confirmation du renoncement de l'état-major allemand à toute tentative de reprise d'attaque contre Verdun.

Le remplacement du général von Falkenhayn par le maréchal von Hindenburg, le 28 août 1916, ne semble d'ailleurs pas étranger à l'ordre de cessation de l'offensive de Verdun, du 2 septembre 1916.

\* \* \*

Cet aperçu résume toute l'activité offensive du général von Falkenhayn sur le front occidental pendant la durée de son commandement.

Il semble bien en résulter qu'en dehors de la course à la mer, sa préoccupation de trouver un théâtre où l'armée allemande pourrait avoir un succès décisif l'a toujours ramené à Verdun. Les batailles de la fin de 1914 et de 1915 dans les Flandres, l'Artois, la Champagne et le front oriental n'ont pas modifié les intentions contenues dans les ordres donnés vers le 20 septembre à la V<sup>e</sup> armée de se porter

vers le sud jusqu'à Vienne-le-Château et même une dizaine de kilomètres plus au sud, ainsi que l'ordre donné au groupe Strantz de pousser jusqu'à Saint-Mihiel.

Nous attribuons l'échec de la double manœuvre par l'Argonne et Saint-Mihiel à deux causes imputables à une certaine méconnaissance des conditions pratiques d'exécution.

Du côté de l'Argonne, les difficultés du terrain très accidenté, couvert de bois souvent impénétrables en dehors de rares chemins, devaient interdire l'espoir d'une progression suffisamment rapide. Du côté de Saint-Mihiel, les positions solidement tenues par les Français sur la rive droite de la Meuse ne permettaient pas aux Allemands d'aborder la rivière sur le large front nécessaire à la continuation d'une offensive sur la rive gauche.

\* \* \*

Avec le recul du temps, nous voyons donc un lien étroit entre les offensives de la deuxième quinzaine de septembre dans la Meuse et l'attaque de Verdun de février 1916. A partir d'octobre 1914, le front allemand dans la région de la Meuse n'a pas subi de grands changements jusqu'en 1918, puisque le terrain perdu en hiver 1916 était à peu près repris à la fin de la même année. Le front français formait dans le front allemand devant Verdun une poche analogue à la hernie de Saint-Mihiel. Les stratèges de l'arrière n'ont pas compris que les Allemands aient pu se maintenir dans la hernie de Saint-Mihiel jusqu'au jour de leur retraite finale. Les Français se sont maintenus de même dans la poche de Verdun. Il n'y a cependant pas de comparaison possible entre l'énorme puissance des Allemands employée contre Verdun et les moyens relativement faibles en hommes et en matériel dont disposait le commandement français pour chasser les Allemands de Saint-Mihiel.

Ayant mis en lumière les idées du général von Falkenhayn sur l'importance décisive de la forteresse de Verdun, on

peut se demander s'il ne l'a pas exagérée. L'événement ne lui a pas donné raison. Il avait prévu que, dans tous les cas, les troupes françaises seraient épuisées et que le gouvernement de Paris demanderait la paix.

Les armées françaises ont certainement été soumises à de très dures épreuves dans des combats ininterrompus ; mais elles en sont tout de même sorties en état de livrer la bataille de la Somme, qui devait faire sentir à leurs adversaires le frisson de la défaite et précipiter la fin du drame de Verdun.

Général J. ROUQUEROL.

---